

Les racines d'une commémoration : les fêtes de la Revanche et les inaugurations de monuments aux morts de 1870 en France (1871-1914)

The origins of a commemoration: Revenge feasts and Inaugurations of War memorials of 1870 in France, 1871-1914

Rémi Dalisson

Traducteur : Robert A. Doughty



Édition électronique

URL : <http://rha.revues.org/7994>
ISSN : 1965-0779

Éditeur

Service historique de la Défense

Édition imprimée

Pagination : 23-37
ISSN : 0035-3299

Référence électronique

Rémi Dalisson, « Les racines d'une commémoration : les fêtes de la Revanche et les inaugurations de monuments aux morts de 1870 en France (1871-1914) », *Revue historique des armées* [En ligne], 274 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2014, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://rha.revues.org/7994>

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2016.

© Revue historique des armées

Les racines d'une commémoration : les fêtes de la Revanche et les inaugurations de monuments aux morts de 1870 en France (1871-1914)

The origins of a commemoration: Revenge feasts and Inaugurations of War memorials of 1870 in France, 1871-1914

Rémi Dalisson

Traduction : Robert A. Doughty

- 1 Alors que le centenaire de la Grande Guerre mobilise l'État¹ et les chercheurs², il est bon de s'interroger sur les origines des rituels qui en entretiennent la mémoire. Parmi eux, si le 11 novembre figure en bonne place, sa genèse est largement méconnue. Certes, on sait qu'il ne fut créé qu'en 1922, après quatre années de tractations entre les Anciens combattants et le pouvoir³. Mais on ignore qu'il plonge ses racines dans le XIXe siècle, notamment dans le Second Empire⁴ et surtout dans la Troisième République. Car c'est paradoxalement la commémoration d'une défaite⁵ qui rend possible celle d'une victoire, et la gestion politique par la République de la mémoire de Sedan qui permet, cinquante ans plus tard, la création de l'anniversaire de l'armistice.
- 2 Si le conflit contre les Prussiens permet aux républicains d'accéder le 4 septembre 1870 au pouvoir, le pays est encore peu séduit par Marianne. C'est pourquoi, dès 1878 les responsables politiques comme Léon Gambetta ou Jules Ferry comprennent l'intérêt de la célébration de l'héroïsme national pendant une guerre, même perdue, et la force de l'exaltation d'une « juste Revanche ». Pour eux, les commémorations de la guerre de franco-prussienne, notamment les inaugurations de monuments à la « glorieuse défaite⁶ », doivent consolider leur pouvoir et républicaniser le pays en liant célébration de Revanche, héroïsme gaulois, récit national scolaire et la République. Mais sous des apparences consensuelles, les fêtes d'inaugurations n'en sont pas moins contestées. Se

faisant, elles accoutument les Français au débat politique tout en préparant la mobilisation des esprits et des corps qui triomphera dans la Grande Guerre.

Célébrer une défaite glorieuse : l'invention d'une pratique commémorative

- 3 Au printemps 1881, Léon Gambetta, héros de la dernière guerre, prend la parole devant le monument aux morts des mobiles de sa ville natale, Cahors :

« Les peuples qui veulent rester libres et indépendants ont pour devoir de placer sous les yeux des jeunes générations les exemples et les souvenirs qui fortifient les âmes, qui forment les caractères, qui trempent de bonne heure les courages. [...] Une grande nation doit honorer ses morts et je dirai volontiers que ceux qu'il faut honorer surtout, ce sont ceux qui sont morts dans le désastre, ceux qui sont morts dans la défaite, ceux qui sont morts sans espoir, mais ayant fait d'autant plus leur devoir jusqu'au bout parce qu'ils le faisaient avec le sentiment qu'il n'y avait plus à donner à la France que leur sang et leur vie⁷. »

- 4 Cette envolée explique l'intérêt de célébrer les morts glorieux au combat. Si, pour Gambetta et ses amis, une telle pratique doit permettre de panser les plaies du pays et calmer la douleur des familles, elle doit surtout souder et mobiliser la nation autour d'une cause et faire rimer patriotisme et régime républicain légitimé par le sang versé.

Les outils de mémoire d'une guerre fondatrice

Premier conflit industriel européen, la guerre est un traumatisme. Selon Stéphane Audoin-Rouzeau, elle fait entre 140 et 150 000 morts en quelques semaines et autant de blessés. Les civils tués sont nombreux, autant à cause de l'artillerie que des représailles, des privations et des épidémies comme le typhus. Les bombardements sont massifs : la technologie prussienne permet, par exemple, de bombarder Belfort pendant soixante-treize jours. La mobilisation est aussi atypique puisque les armées sont composées de soldats autant que de civils en armes, les fameux francs-tireurs qui pratiquent l'embuscade et le coup de main. Cette violence est à l'origine des premières cérémonies organisées autour des monuments aux morts et de l'obsession traumatique d'une génération. C'est ce que reconnaît le maire d'Harnes devant le monument de sa ville :

« si de tout temps en France on a glorifié ces nobles dévouements [à la patrie], c'est surtout depuis l'année terrible 1870-1871 que ce culte de nos morts sur les champs de bataille s'est développé⁸. »

- 5 C'est pourquoi, dès l'été 1871, on voit fleurir des monuments à la mémoire des glorieux morts de la guerre contre la Prusse comme à Écouis en mai ou Évreux le 26 juin. Ce mouvement, d'abord local, est vite relayé par l'État et, jusqu'à la guerre de 1914-18, près de 900 monuments⁹ à 1870-1871 sortent de terre, sans compter les petites plaques de bronze sur les murs ou les croix dans les cimetières. Cette vogue se déroule en trois phases distinctes. De la proclamation de la République au premier 14 juillet en 1880 d'abord, puis du boulangisme finissant à l'affaire Dreyfus et enfin dans l'immédiat avant-guerre¹⁰. Ainsi, à la veille de la Grande Guerre, chaque département est doté d'au moins un monument à la gloire du sacrifice patriotique, y compris l'Algérie où il en existe au moins trois¹¹. Certains départements en comptent même 49 (Loiret) ou 34 (Moselle) et quelques villes plusieurs (7 à Paris, 4 à Beaune-la-Rolande). Ils sont plus nombreux au nord de la Seine et vers l'Est, mais aussi autour de la Loire où s'arrêtèrent les Prussiens et dans le Sud-Ouest qui fournit bien des hommes aux armées du Nord. Tous deviennent vite

les lieux d'un culte à la patrie, à la Revanche et la République. Car il ne s'agit pas seulement d'édifier un mémorial de pierre ou de bronze, son inauguration doit être une fête civique et didactique. Elle doit permettre aux populations de communier dans l'amour de la patrie et dans l'apologie du régime qui partira, flamberge au vent, à la reconquête de l'Alsace Moselle. C'est dans ces cérémonies locales que se forgera l'identité républicaine d'une nation que l'école laïque fait remonter jusqu'à la Gaule et à la figure tutélaire de Vercingétorix.

- 6 En quinze ans, le territoire est donc hérissé de monuments aux morts dont l'inauguration est une « *fête de patriotiques* » selon le préfet de Seine-et-Marne en 1881. Partout, les calendriers sont scandés par ces commémorations des rares victoires ou des nombreuses, mais glorieuses, défaites porteuses d'avenir. Ainsi chaque 7 septembre et pendant quarante ans, les habitants de Chambières en Moselle fêtent en grande pompe républicaine l'anniversaire de l'inauguration de leur monument aux morts de 1870. Mieux, on jumelle souvent ces inaugurations avec le très civique 14 juillet comme à Brive (1881), Lyon (1880)¹², Agen (1883), Montaignu (1898) ou Cholet (1902) pour souligner l'équivalence entre patriotisme, nationalisme et République.
- 7 Après avoir concerné les familles et l'Église, les constructions de monuments deviennent vite l'affaire de l'État. C'est lui qui fournit un cadre, quelques moyens (2 000 francs pour le monument de Rouen, 1 800 pour celui de Podensac ou 1 500 à celui de Vic-en-Bigorre) et surtout une vision politique qui sera utile pour les futurs 11 novembre. La loi du 4 avril 1873 sur la conservation des tombes de soldats morts à la guerre lance le mouvement civique et vertueux d'inaugurations militantes. Consacrée à la « *conservation des tombes de soldats morts pendant la guerre de 1870/1871* », elle marque un premier tournant dans la structuration de la mémoire de 1870 d'autant que le paiement des indemnités à l'Allemagne est achevé. C'est ce que perçoit le vice-amiral La Roncière Le Noury lors de l'inauguration du monument de Maison Brûlée en juin 1873 : « *les temps du juste désespoir qui nous accablait sont passés. Qui ne sent en effet, parmi nous renaître la régénération de notre patrie ?* »¹³ »
- 8 En permettant à l'État d'acheter des parcelles de cimetières où d'exproprier les terrains non-clos où se trouvent des tombes de soldats, la loi étatique le mouvement mémoriel des « proto-monuments ». Elle entend « *assurer à tous les combattants indistinctement réunis dans la mort une sépulture digne de deux grandes nations qui s'étaient combattues en un duel gigantesque* »¹⁴. Elle ouvre la période du recensement des sépultures disséminées sur les champs de bataille, y compris dans les propriétés privées, pour ériger des « monuments commémoratifs ». Et, en attendant, les tombes collectives ou personnelles embellissent, s'ornent de grillages en fonte ouvragée qui remplacent les premiers enclos et portent une plaque avec la mention « *Tombes militaires / Loi du 4 avril 1873* ». Une mise en scène de la mort du soldat anonyme tombé pour une noble cause émerge avec les premiers obélisques ou des stèles en pierre. Un an plus tard, une loi du 1^{er} janvier 1874 interdit les fosses communes et les concessions autres que perpétuelles.
- 9 Par l'intermédiaire des préfets, l'État achète alors des parcelles sur lesquelles s'élèvent les premiers monuments avant que les communes ne prennent le relais. Puis il délègue les modalités commémoratives aux communes qui allouent toujours de généreuses subventions à ces constructions¹⁵ et organisent des souscriptions publiques.
- 10 Pour renforcer ce mouvement, la République mobilise tous ses moyens culturels, politiques et associatifs. Ce sont d'abord les sociétés patriotiques et gymniques qui

fleurissent partout comme dans l'Aude où dix sont créées entre 1887 et 1903, toutes avec des noms belliqueux et évocateurs (voir tableau).

Les Francs-tireurs de <i>Corbières</i>	1887
Les enfants de Gaule de <i>Cuxac</i>	1888
L'avenir de <i>Carcassonne</i>	1890
La patriote de <i>Lézignan</i>	1895
L'espérance de <i>Castelnaudary</i>	1895
La gymnastique de <i>Narbonne</i>	1895
Les frères d'armes de <i>Limoux</i>	1896
L'espérance de <i>Saint-Nazaire</i>	1896
L'Alsacienne de <i>Carcassonne</i>	1903

Figure 1 : Noms et dates de créations des principales sociétés de tir et de gymnastique de l'Aude

(A.D Aude, 4 MD 245)

- 11 Mais ce sont aussi les associations nationales telle la Ligue des patriotes de Paul Déroulède et Henri Martin fondée dès mai 1882 et où se retrouvent des républicains comme Léon Gambetta ou Paul Bert. Comme cette dernière, elles ont leurs journaux tel *Le Drapeau* (vendu 40 centimes à ses débuts et 20 centimes à la veille de Grande Guerre) où les plus grands, à l'instar de Victor Hugo, sonnent la mobilisation pour la cause républicaine et revancharde. Le poète officiel de la République explique ainsi dans *À ceux qui reparlent fraternité* : « *Quand nous serons vainqueurs nous verrons. [...] Je prédis l'abîme à nos envahisseurs* ». Paul Bert s'y avoue « *chauvin, [...] qui porte dans son cœur le culte de la Patrie, décidé à sacrifier tout pour elle, même sa vie*¹⁶ ». Les Ligues et l'école s'accordent alors pour donner une formation militaire (le tir, les bataillons scolaires¹⁷) et gymnique (par l'Union des Sociétés Gymniques de France fondée en 1873) aux jeunes enfants. C'est ce que confirme Léon Gambetta qui, pour préparer la Revanche, appelle à « *mettre partout, à côté de l'instituteur, le gymnaste et le militaire afin que nos enfants, nos soldats, nos concitoyens soient tous aptes à tenir l'épée et manier le fusil [...] pour la Patrie*¹⁸ ». Écoles et sociétés patriotiques et/ou gymniques sont donc aux premières places dans les cortèges d'inaugurations de monuments à 1870.
- 12 Mais ces commémorations revanchardes ne seraient rien sans les sociétés d'anciens combattants et de vétérans qui serviront de modèle celles de 1914-18. Locales d'abord (*La Société des volontaires de 1870-1871* est fondée dans la Seine dès 1872 ou *La Société des anciens combattants du Tréport*) puis nationales (*la Société des vétérans de terre et de mer* fondée en 1893) elles sont, avec le *Souvenir Français*¹⁹, les chevilles ouvrières des fêtes de la Revanche. Elles sont populaires puisque l'adhésion coûte entre un et cinq francs par an et pléthoriques puisque la *Société des Vétérans*, présidée par l'Alsacien Joseph Sansboeuf, compte 30 000 adhérents en 1898 et neuf fois plus en 1905. Elles sont aussi bien réparties

sur le territoire avec un Comité du Souvenir Français dans 81 départements en 1906. Elles « assurent au gouvernement de la République le concours des patriotes dévoués, susceptibles d'accomplir noblement leur devoir [...], la défense du territoire et des institutions républicaines²⁰ » expliquent en 1880 les statuts de l'*Union fraternelle des combattants de la défense nationale*. Avec leur presse comme *Le Vétéran*, elles mobilisent, expliquent les enjeux de la Revanche, soutiennent les anciens et les victimes de guerre, promeuvent les fêtes de 1870 et dessinent un pays rêvé, bordé de ses frontières naturelles comme le Rhin.

13 Elles acculturent et convertissent les populations à une République présentée comme la seule capable de mener la reconquête. Et elles glorifient les combattants car « *Sedan est une défaite qui vaut bien une victoire* » explique le président de la *Société des Vétérans de terre et de mer*. Après bien des tentatives, ce sont elles qui obtiennent en 1911 la création d'une médaille de 1870-1871 (et d'un diplôme) remise lors des inaugurations de monuments. Et elles utilisent toute une bibeloterie festive, tricolore et nationale, des épingles, des brassards, des urnes pour les quêtes, des panneaux de pavoisement et des diplômes de médaillés ornés d'allégories patriotiques qui vont resservir après la Grande Guerre.

14 Ce conditionnement est renforcé par les nombreuses chansons patriotiques qui se vendent fort bien par colportage ou correspondance, et permettent de drainer les foules aux inaugurations. Ainsi, le récit patriotique *Les Hirondelles de Strasbourg ou le nid de la Revanche* de Gaston Villemer ne coûte que 58 centimes dans les années quatre-vingt et reprend le texte d'une chanson célèbre :

« Vous reviendrez chanter sur nos tourelles, La France un jour saura briser nos fers
Et pour vos nids, ô chère hirondelles, nos bois alors auront des rameaux verts
En attendant que l'Alsace bannie puisse revoir flotter les trois couleurs
Allez redire à la mère Patrie, que nous portons son drapeau dans nos cœurs
Vous reviendrez, soldats de l'espérance, planter vos nids au sommet de vos tours
A l'ombre un jour du drapeau de la France, vous chasserez à jamais les vautours²¹. »

15 Et le succès d'*En revenant de la revue* de Paulus, créé en 1886 en plein boulangisme, ne se dément pas jusqu'à la guerre. Même les jeux d'enfants évoquent la Revanche et la « guerre juste » avec, par exemple, la série de découpages « Distribution de drapeaux à l'armée le 14 juillet », sans parler des images d'Épinal. La série *Batailles et combats de 1870-1871* de la maison Pellerin propage l'idée de l'héroïsme des vaincus qui appelle à la Revanche, tout en magnifiant « Jeanne la Lorraine », cette « Sainte de la patrie » (Jules Michelet) que l'école autant que l'Église donnent en exemple. Chaque établissement scolaire possède sa Société scolaire de tir, voit pendant dix ans ses élèves défiler dans un Bataillon scolaire le 14 juillet et les jours de fêtes en mémoire de 1870. Ce jour-là, sous les vivats de la foule, les écoliers chantent :

« nous sommes [...] les petits soldats du bataillon de l'espérance, [qui] exerçons nos petits bras à venger l'honneur de la France²² ».

16 Les écoles, vedettes des fêtes de la Revanche et autres inaugurations qui seront invitées chaque 11 novembre, soulignent cette héroïsation. Leurs Abécédaires utilisent le vocabulaire de la Revanche (« Gloire à la Patrie » pour G, « Bataillon scolaire » pour B), les cartes murales sont ornées des provinces perdues teintées du noir du deuil et les ouvrages d'histoire, d'éducation civique ou de lecture comme *Tu seras soldat* d'Ernest Lavisse sont prisés. Les récitations, poésies ou dictées reprennent les textes patriotiques d'auteurs célèbres (Alphonse Daudet avec *La dernière classe*, mais aussi les Lorrains Erckmann-Chatrian) ou moins connus (Georges Gourdon avec *Les Trois Couleurs* ou Robert Leroi avec *Ma Patrie*).

Les monuments aux morts de 1870 : archétypes et modèles

- 17 L'édification et l'inauguration de ces monuments sont les fruits d'une étroite collaboration entre l'État et les collectivités locales. Car ils sont les centres de toutes les fêtes de la Revanche comme leurs successeurs le seront des 11 novembre. Les groupes ou statues portent des noms éloquents comme *L'Alerte* à Saint-Étienne, *La Revanche* à Vic-en-Bigorre ou *Gloriae Victis* à Châlons-sur-Marne. Ils sont parfois signés par les plus grands sculpteurs comme Antoine Bourdelle à Montauban ou Auguste Bartholdi et son *Lion de Belfort* à Paris, artistes qui reprendront du service après le conflit suivant.
- 18 Mais les édifices à la mémoire de 1870-71 ont leurs sculpteurs favoris comme Aristide Croisy²³ ou Aimé Millet qui dessinent l'archétype préfigurant l'image du Poilu. C'est la figure du Mobile avec son chassepot et son uniforme (Passavant, Narbonne), à la fois jeune et viril, dressé contre les « hordes prussiennes », ancêtre du *Boche* à venir. Si le « Moblot » peut être blessé (Caen ou Provins) ou tenir entre ses mains les Trois couleurs, il reste toujours héroïque (Lyon). Sa statue, souvent en bronze, est produite de manière industrielle comme les monuments des fêtes de l'armistice. Les fonderies de Haute-Marne et Meuse produisent en effet quantité de sculptures pour des sommes variant de mille à deux mille francs pour la statue d'un seul soldat selon les catalogues de la *Maison Durenne* ou des *Établissements Barbedienne*. Et si les grands groupes urbains sont plus coûteux (60 000 francs pour celui de Marseille, 125 000 francs à Lyon contre 563,75 francs à Ruffec), tous permettent aux Français de célébrer des figures archétypales de la résistance et de l'héroïsme.
- 19 On peut regrouper ces images, qui ne sont pas toujours celles de soldats, en deux groupes. D'abord les figures du roman national scolaire²⁴ qui tracent une continuité historique entre les racines nationales, les soldats de l'An II et le présent conflit. Ce sont souvent Jeanne d'Arc, qui « relève l'épée de la France vaincue » sur le monument de Domrémy et Vercingétorix (ou un Gaulois à Barbizon ou Vic-en-Bigorre) qui donnent une profondeur historique à la célébration. Mais ce sont aussi des héros de la guerre franco-prussienne comme le général Raoul à Meaux ou Faidherbe à Lille, présentés comme les héritiers de tous soulèvements patriotiques d'antan, Antiquité et Révolution comprise, qui sacralisent les monuments et leurs inaugurations.
- 20 Pour le reste, les mémoriaux de 1870, souvent situés sur des places ou rues aux noms républicains²⁵, présentent les mêmes figures que celles qui seront honorées aux fêtes de l'armistice. L'une des plus prisées est la mère, implorante ou protectrice comme à Melun ou Louviers. Elle protège la seconde figure allégorique du soldat (ou de l'enfant) blessé par la barbarie allemande (Poitiers, Mars-la-Tour, Provins ou Bar-le-Duc) ou dressé face à l'ennemi comme à Narbonne ou Blois. Mais elle est aussi éplorée (Grenoble, Lunéville ou Saint-Quentin), comme elle le sera souvent après la Grande Guerre. Et, au tournant du siècle apparaît la figure de Marianne, une République drapeau au vent, bonnet phrygien sur la tête et symboles républicains en main à Lyon, Marseille, Soisson ou Rouen. Elle est une mère guerrière (Courbevoie, Troyes) et protectrice des Français qui affronte tête haute l'ennemi (Fontenoy) pour défendre les Droits de l'Homme et le progrès. On trouve aussi tous les symboles appelés à resservir comme la victoire ailée (Provins, Meaux ou Saint-Étienne), le coq gaulois (Saint-Étienne, Bar-le-Duc), le lion à Belfort, Bar-le-Duc et Meaux, les armes prises à l'ennemi (partout), les obus et les chaînes brisées de l'oppression de germanique. On remarque même de rares monuments aux morts

pacifistes comme celui du Père Lachaise à Paris créé par l'ancien combattant de 1870 Albert Bartholomé. Son inauguration en 1899 devant plus de 90 000 spectateurs lance la vogue des commémorations de guerre pacifistes qui connaîtront un nouvel engouement après les massacres de 1914-18, le 11 novembre de chaque année.

- 21 Ces fêtes de la Revanche, qui augmentent²⁶ dans l'immédiat avant-guerre, transcendent la mort par l'idéal patriotique et républicain. Le monument et sa fête d'inauguration sont des spectacles métaphoriques des « *morts pour la France* » ou « *pour la patrie* ». Et comme la guerre est juste, les vaincus sont des « *martyrs de la Patrie* » qui deviennent les emblèmes du devoir accompli pour la défense du sol sacré de la patrie. Les morts méritent l'hommage national et républicain de la commémoration pour leur « *sacrifice, pendant ces combats admirables, qui n'aura pas été inutile* » explique le capitaine Joffet à l'inauguration du monument d'Harnes en 1902. Le jour de la fête de 1870, le deuil se transforme en triomphe, la tragédie devient la gloire car, comme le rappelle la plaque du monument d'Héricourt, « *leur défaite est encore une victoire* ».
- 22 Tous les édifices ainsi inaugurés deviennent, comme plus tard, une *pédagogie* civique, un « *enseignement durable pour les fils [de Saint-Pol de Léon] et pour les générations qui viendront après*²⁷ ». C'est à ces fêtes que les instituteurs « *apprennent à leurs élèves ce que sont leurs devoirs envers la patrie* » explique le sous-secrétaire d'État à la Guerre Henry Chéron à l'inauguration du monument de Dieppe. La guerre de 1870 prend place dans le récit national Lavissien propagé par l'école pour définir ce qu'est la nation. Cette guerre a en effet protégé « *notre chère patrie, la patrie des Bayard et des Duguesclin, des Turenne et des Condé, des Hoche et des Marceau et tant d'autres héros qui ont versé leur sang pour créer et défendre la France*²⁸ ». La fête est bien celle du pays dans toute son épaisseur chronologique et philosophique. La célébration du héros Français, le glorieux et fier Mobile est « *un ensemble de traditions qu'il faut maintenir* » dit le maire d'Harnes, d'autant « *qu'aucune race ne peut fournir autant d'efforts [...] grâce à ce sang français qui n'a pas son pareil au monde*²⁹ » ajoute le président du Comité du monument de Moulinaux.
- 23 Les célébrations, gérées par les pouvoirs civils comme religieux, promeuvent une identité nationale faite de principes républicains, d'esprit de révolte et de sacrifices validés par l'Histoire. Cette didactique civique et nationale pose la question de la guerre et de la Revanche car « *si la guerre est un fléau, [...] elle est parfois juste et nécessaire* » explique le curé de Vendôme devant le monument de sa ville en 1895. La commémoration de la guerre franco-prussienne est aussi pédagogique que le sera celle de novembre, même si l'heure n'est évidemment pas encore à la Der des Der et si le message des fêtes d'avant 1914 reste militariste et revanchard.
- 24 Toutes ces célébrations sont donc une propagande, au sens de « *propagation d'une foi* », en faveur d'une forme républicaine de pouvoir et d'organisation sociale qui vengera les défunts. C'est en ce sens seulement que les « *proto-11 novembre* » diffèrent des fêtes de l'entre-deux-guerres : il faut se venger, et non pas clore le chapitre des guerres entre les peuples comme le voudront les poilus. « *Jeunes gens, vous aurez un jour l'honneur de les venger [les morts de 1870] un jour* » clame la plaque apposée sur les monuments de Fontenay-le-Comte. La fête de 1870-71 est un catéchisme belliqueux fondant une religion de la patrie avec ses pèlerinages (aux monuments, sur les champs de batailles), son calendrier commémoratif (les dates de combats, les anniversaires décennaux) et son cérémonial. Comme dit le général Théry devant le monument marseillais en 1894 : « *vous emmènerez vos enfants comme au pèlerinage devant ce chef-d'œuvre. C'est ainsi qu'on élève les âmes* ».

- 25 Si la fête de la Revanche ou d'inauguration est une pédagogie civique, elle est aussi, et c'est sa particularité, vengeresse. Elle diffuse un idéal républicain enraciné dans le terroir et met en scène la nation redressée et musclée, tout en promouvant le sol gorgé du sang des ancêtres cher à Maurice Barrès³⁰ et aux Ligues monarchistes. Ce message doit s'incarner dans un rituel lisible qui, une fois encore, préfigure les fêtes de la victoire de 1918 et accoutume les Français à la commémoration de la guerre, de la souffrance et des combats pour une cause.

Rituels et culte patriotique de 1870 : les modèles du 11 novembre

- 26 Les fêtes de la Revanche utilisent une large part des outils scénographiques qui inspireront les anniversaires de l'armistice. Mais derrière leur utilisation régulière et leur discours aussi rôdé qu'œcuménique émerge souvent une contestation politique et culturelle qui rebondira dans l'entre-deux-guerres.

Les fêtes d'inauguration : souvenir et mobilisation générale

- 27 Certes, contrairement aux fêtes de l'armistice, les fêtes d'inaugurations de 1870 sont souvent urbaines, même si les villages ou les petites villes, notamment les chefs-lieux de canton (Yvetot, Nangis, Honfleur, Montargis ou Beaurepaire) en organisent. Mais toutes dessinent un imaginaire national, républicain et revancharde que les spectateurs identifient au premier coup d'oeil. Car il s'agit d'y raconter une guerre pour mobiliser le corps social et le mener vers la Revanche, mais surtout d'aller vers la République juste et le progrès partagé.
- 28 Le rituel des inaugurations s'inspire des fêtes de la Révolution consolidées au XIX^e siècle³¹ et leur emprunte leur temporalité composée de deux périodes distinctes. Le matin est consacré aux célébrations officielles avec force discours ou/et messes, et l'après-midi au clou du spectacle (les remises de médailles, les inaugurations, le défilé/revue, le drapeau) qui se poursuit parfois par des activités ludiques, notamment des parades, de la musique et des jeux. À cette unité de temps répond une unité de lieu car les célébrations ont leur point central, le monument aux morts situé dans les cimetières (Rouen), sur les lieux de combats (dans le Loiret), les places centrales (Poitiers ou Blois) ou des espaces et avenues dégagés comme à Melun (avenue Thiers) ou Marseille (allée de Meilhan). Cette double unité de temps et de lieu autour d'un espace commun qui évoque la guerre fonde la scénographie des célébrations futures. Elle permet aux fêtes d'être à la fois une trêve dans le calendrier villageois qui réunit les habitants pour communier dans le patriotisme revancharde, et une synthèse didactique du conditionnement culturel qu'est la geste de guerre républicaine.
- 29 Les célébrations sont organisées par ceux qui officieront après la Première Guerre Mondiale. C'est d'abord l'État qui conseille, les préfets qui surveillent, les maires qui financent et suggèrent et, surtout, les associations de combattants, garantes de la mémoire de guerre, qui animent le cérémonial. Toutes ces tutelles sont regroupées dans des *Comités du monument* dont la mission, souvent de lever des fonds, varie selon les occasions, inaugurations, anniversaires ou remise de médailles. Ces associations sont les

chevilles ouvrières de toutes les célébrations d'avant 1914, comme elles le seront après, en même temps qu'elles sont leur caution morale, républicaine et civique.

- 30 Une grande partie des cérémonies se déroule en novembre³² (à Rouen le 1^{er}, à Vernon le 26) au moment des célébrations de la mort et du souvenir, du recueillement symbolisant le deuil, quand les travaux des champs sont achevés³³. Une fois sa date fixée, la célébration devient un spectacle qui mobilise pour la Revanche, comme le 11 novembre mobilisera pour la paix et le relèvement. En 1880 comme en 1922, la cérémonie est une liturgie qui balance entre joie et peine, « *un exutoire pour notre patriotisme. La guerre [...] a admirablement mis en lumière les qualités maîtresses de notre race, le courage indomptable des petits soldats de la France*³⁴ ». On peut la résumer en un triptyque : se souvenir et porter le deuil, défendre et servir la patrie et protéger la République, toutes choses qui préfigurent l'anniversaire de l'armistice.
- 31 Le décor mêle les signes de deuil et de recueillement à ceux de joie pour la future Revanche. Comme les bâtiments officiels, les rues sont pavisées, les affiches fleurissent et de nombreuses maisons sont pourvues de drapeaux voire de lampions. Et les assistances sont toujours imposantes : dans la petite commune de Saint-Romain-de-Colbosc, une « *foule énorme se presse* » selon la presse régionale et *Le Journal du Cher* évoque en 1907 à Bourges un « *spectacle unique qui se déroule esplanade Marceau, noire de monde* ». Dans la petite ville de Loison 7 000 personnes, soit cinq fois la population locale, assistent au parcours officiel du 12 juillet 1896. C'est que le ban et l'arrière-ban des sociétés républicaines mobilisent pour la Revanche comme ils le feront pour la mémoire de la Grande Guerre. Le cortège des sociétés marseillaises compte ainsi 3 000 personnes sur plus d'un kilomètre, celui de Troyes représente 446 communes et ne compte pas moins de 200 sociétés avec oriflammes, musique et pancartes, tandis que la petite ville d'Harnes accueille 24 sociétés pour inaugurer son monument et Lyon en accueille 35 en 1887. Les membres des sociétés et les spectateurs convergent souvent vers les villes en fête par le train, dont les compagnies offrent des rabais pouvant aller jusqu'à 30% sur le voyage comme pour l'inauguration de Marseille.
- 32 Toute cette foule communitaire collectivement jusqu'au lieu du transfert de la sacralité du deuil de la famille à celui de la Patrie, le monument aux morts, épicerie des fêtes de la Revanche comme de la Grande Guerre. Les spectateurs se massent au passage du cortège en une sorte de haie d'honneur populaire qui renvoie au projet collectif républicain. Comme après 1914-18, le cortège est mené par des officiels, si possible ministres (le ministre de la marine à Fréteval en 1891, le sous-secrétaire d'État à la Guerre à Dieppe en 1908). Il comporte les indispensables militaires comme le général Vaulgrenant qui représente le ministère de la Guerre à Marseille et les députés tels Camille Pelletan à Marseille ou Casimir Perier à Troyes. Ces autorités s'ajoutent aux maires, préfets, autorités locales et, dans les deux-tiers des cas, aux autorités religieuses. Et même après le vote de la loi de Séparation en 1905, les officiels se font encore représenter à des messes. Puis viennent les sociétés aux noms qui fleurent bon la Revanche comme la *Vaillante*, la *Revancharde* ou la *Gauloise*, les sociétés militaires et d'Anciens combattants, celles de médaillés, les sociétés gymniques, alsaciennes et lorraines, scolaires, musicales, colombophiles et celles dites « de secours » avec les sapeurs-pompiers.
- 33 On chante bien plus qu'après 1918 et d'abord la *Marseillaise*, chant national depuis 1879 et codifié en 1887. On peut y ajouter les classiques *Chant du départ* et *Mourir pour la Patrie* mais aussi, face aux monuments, beaucoup de *Marche funèbre* de Chopin, des tambours et quelques sonneries de clairon qui préfigurent la « *sonnerie aux morts* ». Le clou du jour est

l'inauguration du monument à 1870 parfois tendu de noir. À Rouen, il est « *la personnification de la France accablée mais non vaincue, les cheveux épars, la tête mâle et expressive, portant loin de regard. [...] Elle redresse son buste puissant [...] pour se lever au premier appel. [...] Cette figure évoque à la fois l'éternel regret et l'invincible espérance*³⁵ ». Après des roulements de tambours et sonneries qui imposent le silence, la statue est dévoilée. Les délégations y déposent leurs gerbes et couronnes, souvent parées de tricolore comme à Elbeuf. Ce geste est aussi ritualisé que le reste de la cérémonie : d'abord les couronnes militaires (des anciens comme futurs combattants), puis celles des politiques (mairie, préfecture ou État) avant celles des sociétés (des Alsaciens-Lorrains, des Anciens combattants, gymnastes et orphéons).

Discours mobilisateurs, joie revancharde et contestation

- 34 Enfin, on parle beaucoup à ces fêtes, alors que le silence s'imposera pour les 11 novembre, hormis pour des leçons d'histoire et de pacifisme. C'est le moment de la pédagogie de la Revanche dispensée par des Anciens combattants ou des civils qui honorent les défunts dont le sacrifice n'a pas été vain. Puis on se projette dans l'avenir qui n'est pas (encore) celui de la Der des Der. Car la fête et son monument « *doivent servir de haut enseignement moral pour le jour où il nous faudra imiter le courage et l'abnégation de ceux que l'on a hier si magnifiquement glorifiés* » rapporte la presse Dieppoise le lendemain de l'inauguration de 1908. C'est pourquoi les enfants et les enseignants sont nombreux, comme ils le seront plus tard, lisant des compliments devant le monument ou récitant des poèmes aux morts et à la nation, surtout ceux de Charles Péguy et Victor Hugo comme *Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie* à Bellegarde, la Ferté Gaucher ou Marseille. Ils récitent aussi des œuvres originales comme à Troyes en 1890 :

« Et toi, superbe monument, n'es-tu pas aussi ma Patrie ?
*Dans cette œuvre de sentiment, c'est la France qui pleure et crie,
 Ce sont ses enfants, fiers soldats, qui marchent tous pour la défendre,
 Au cri poussé dans les combats, mourrons plutôt que nous rendre [...]
 Clairs, sonnez, c'est l'espérance, qui se réveille en tous les cœurs
 Aube debout ! La belle France, compte sur tous ses défenseurs*³⁶ »

- 35 Malgré la loi de Séparation, les prêtres, qui bénissent parfois les monuments, prennent la parole au nom de l'union pour la Revanche. Ils préfigurent l'Union sacrée tout autant que la « *religiosité des tranchées* »³⁷ qui permettra le retour du religieux aux fêtes républicaines de l'armistice. En attendant, les religieux parlent beaucoup. Le curé de Marolles explique ainsi lors de la fête de 1899 : « *Ils sont morts en servant leur pays ; leur nom est peut-être inconnu, mais [...] il me semble voir planer sur leurs tombes un rayon lumineux : c'est la gloire du devoir accompli [...]* ». Le service de Dieu rejoint celui de la patrie ajoute-t-il : « *Le vrai patriotisme s'appuie sur la religion [...] qui a imprimé au fond des cœurs l'idée de Patrie et des devoirs qui en découlent*³⁸. » À Sissonne, en avril 1888, après une messe, des prières pour les morts et un salut solennel dans l'église, le doyen célèbre « *l'accord si nécessaire, si fécond [...] du patriotisme et de la religion catholique*³⁹ ».

Cette pédagogie est confortée par les distributions de médailles, de Légions d'Honneur et, surtout de la *Médaille commémorative de 1870-1871* et/ou des *Diplômes aux combattants* dont ceux de la Grande Guerre vont s'inspirer. La présence des vétérans, ces « *vieux soldats [...]* *hâves à la poitrine constellée de médailles*⁴⁰ » qui reçoivent l'hommage des collectivités

locales et nationales, valide la transfiguration doloriste de la guerre perdue en célébration optimiste de la juste Revanche. C'est pourquoi leurs discours, contrairement à ceux de leurs homologues de la Grande Guerre, sont pétris d'optimisme voire de désir de combat pour « *laver l'affront* » au nom de la justice, sur fond de « *haine de l'Allemand qui faut inculquer aux enfants* » selon le sous-préfet de l'Orne en 1903. La commémoration est donc une manifestation de solidarité agressive pour « *donner du courage à nos chers compatriotes de l'autre côté des Vosges [...] en attendant la grande année de la délivrance* » explique le président du Souvenir Français devant le monument de Fréteval en 1891. Puis la musique militaire clôt la journée tandis que les drapeaux s'inclinent devant l'édifice avant de repartir en cortège dans le silence seulement troublé par la *Marseillaise*.

- 36 Mais la journée ne s'arrête pas là et, plus que pour les crépusculaires 11 novembre, les fêtes d'inaugurations se prolongent par des démonstrations gymniques ou sportives (à Rouen, Toulouse) qui préparent les enfants à la Revanche, mais aussi des banquets avec toasts patriotiques (Marseille, Lyon) et réjouissances en musique. Et si la fête est jumelée avec le 14 juillet, on tire même des feux d'artifice pour la Revanche (à Saint-Romain-de-Colbosc) et on lance des aérostats aux noms patriotiques comme le *Vercingétorix* de Meaux en 1891. Il ne manque à cette scénographie que quelques éléments comme la minute de silence, la lecture de la liste des défunts⁴¹, le culte de la « flamme du souvenir » ou les sonneries aux morts pour préfigurer totalement les 11 novembre. Il lui manque aussi la dimension crépusculaire des anniversaires à venir, qui renvoie à l'âpreté des combats des tranchées et aux massacres alors inconcevables.
- 37 Enfin, le discours et l'idéologie des fêtes d'avant-guerre ne sont pas ceux de l'après 1918. L'heure est bien à la Revanche, voire à l'apologie de la guerre et au mépris du « barbare Allemand » qui obsède les Français. C'est ce qu'exprime le député de Passavant à la cérémonie du 24 août 1896 :

« Les hommes de ma génération ont été cruellement frappés à leur entrée dans la vie par l'effondrement de ce qu'ils considéraient comme le plus beau patrimoine de France : sa gloire militaire. Au lieu des victoires, nous avons eu l'invasion, le démembrement, l'occupation, la guerre civile et cette autre guerre civile morale qui a succédé à l'autre et qui dure toujours⁴² . »

- 38 Cependant des contestations apparaissent rapidement qui montrent que l'unanimité n'est pas totale. Ce sont surtout les nationalistes, souvent partisans de Déroulède, qui instrumentalisent la mémoire de 1870 pour protester. Ainsi lors de la remise d'une décoration à la Ferté-sous-Jouarre en 1892, les cris de « *Vive Déroulède* » et « *Vive Boulanger* » résonnent au pied du monument. À Meaux, lors d'une fête de vétérans en 1912, les boulangistes se réjouissent de voir l'armée s'abstenir dans une municipalité radicale. Le maire s'en désole : « *La population melloise sera froissée [...] et nos adversaires se réjouissent déjà de voir une municipalité très républicaine être moins bien traitée de ce point de vue [la présence de hauts gradés à la fête] qu'une municipalité nationaliste comme Melun qui a elle reçu un général de division*⁴³. »
- 39 Des membres de la Ligue des patriotes fustigent la mollesse de la République corrompue après l'Affaire Dreyfus. Ainsi à Avron (Neuilly) en décembre 1899, la Ligue détourne la cérémonie à 1870-1871. La presse raconte que « *les patriotes qu'exaspèrent les insultes des 'sans-patrie' contre l'armée étaient venus en nombre plus imposant que l'année précédente et se massent derrière la couronne du Drapeau* ». La société patriotique proteste contre le « *zèle dreyfusard de la municipalité, dirigée par un Dreyfusard gouvernemental [...] et à laquelle la dictature Dreyfus a donné des instructions*⁴⁴ ». Elle multiplie les affiches contre le

gouvernement, ses militants scandent « À bas les traîtres », « Mort à Loubet », « À bas les Panamistes » et en viennent aux mains avec les républicains et la police.

- 40 À Marseille, le jour de l'inauguration du monument aux Mobiles, les dissensions sur le patriotisme éclatent au grand jour. Le député Camille Pelletan critique violemment Jules Ferry et la colonisation qui détourne selon lui la France de la Revanche. Il rappelle que « deux morceaux de chair manquent à la France et [que] tant que cette plaie ne sera pas cicatrisée, qu'on ne vienne pas nous parler de colonies à conquérir ! » Le Souvenir Français, en guerre avec la municipalité socialiste, attaque le Comité du monument et ses « soi-disant patriotes et leurs phrases creuses ». Le journal conservateur *le Gaulois* révèle que « si la population marseillaise tient tant à recevoir des ministres, elle ne devrait pas élire des socialistes [...] et les exposer à quelque incartade de son étonnante municipalité⁴⁵ ».
- 41 À l'opposé, les « forces subversives et communistes » comme les appelle la police melloise, maculent en mars 1913 le monument de Pont-Noyelle de slogans contre la guerre et pour la paix, à la grande colère de la population et du Souvenir Français. Les insultes et les coups se multiplient à la veille de la guerre à Marseille, Lille, Vendôme ou Loison, quand la tension internationale grandit. Ces incidents à une fête pourtant consensuelle, annoncent les violences récurrentes de nombreux 11 novembre, notamment contre la République « bourgeoise » ou « enjuivée » selon le camp choisi. Ils préfigurent aussi la politisation, qui ne cessera plus, de l'anniversaire de l'armistice.
- 42 Les querelles impliquent aussi les pacifistes ou « anarchistes » qui couvrent en mars 1913 le monument de Lens de slogans contre la guerre. C'est encore à eux que fait allusion le sénateur du Pas-de-Calais lors de l'inauguration de Loison-sous-Lens en 1896 :
- « Trop fréquemment, hélas, depuis quelques temps des voix étranges parlent un langage que ne nous ont point appris nos aïeux. [...] Elles affirment que la patrie n'est qu'une chimère. Pour elles, de patrie il n'y en a pas, il nous faut oublier ce qu'ont fait nos pères, il faut oublier leurs chants joyeux des jours de victoires et leurs larmes des jours de défaites. La commune réproouve ces subversives doctrines⁴⁶ . »
- 43 Lors de la fête du monument de Rouen en 1888, la police fait surveiller des « anarchistes » et étrangers. Le sous-préfet du Loir-et-Cher arrache lui-même une affiche qui proclamait en 1906 « Guerre à la guerre » pour l'anniversaire du monument de Vendôme. Lors d'une fête patriotique montpelliéraine en juillet 1903, des cris retentissent, « à bas la guerre' poussés par les anarchistes [...] qui, au passage du drapeau, crient encore 'vous auriez pu le laver' avant d'insulter les officiers⁴⁷ ». Si les messes sont peu contestées, sauf dans quelques villes socialistes ou radicales, la symbolique du monument peut aussi cristalliser les oppositions. Les croix qui surmontent les monuments à Bastit, Orchies ou Sempigny sont contestées et parfois enlevées après la loi de 1905. La droite catholique proteste contre l'emplacement du monument marseillais dont la Marianne pointe son épée sur l'Eglise des Réformés. Et, à l'inverse, des laïcs protestent au nom de la Séparation contre quelques messes et sermons trop militants à Marseille, Agen ou Toulouse.
- 44 Enfin, si le monument du Père-Lachaise inauguré en 1899 ne donne pas immédiatement lieu à des incidents, il en provoque plus tard. Car il est le premier édifice pacifiste qui honore la mémoire des combattants des deux camps. C'est un haut-relief de sept mètres de haut en forme de mastaba qui évoque le passage de la vie à la mort à travers un couple entrant dans la « porte des morts ». Autour du couple, deux groupes de sept figures expriment le désespoir, le chagrin et la résignation face à la mort, ce que l'auteur appelle « la protestation de l'être contre la destruction finale ». En bas, deux gisants en travers

desquels est jeté un enfant figurent la mort. Au-dessus d'eux, une jeune femme incarnant « l'Esprit de vie et de lumière » étend les bras en un geste de bénédiction et de résurrection pour illustrer l'inscription : « sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre une lumière resplendit ». Ni trop réaliste et macabre, ni trop religieusement précis, le monument se veut un message universel pour la concorde entre les hommes, voire le pardon que la mort transfigure. Il proteste contre la mort, même pour la patrie, et devient un symbole pacifiste honoré en tant que tel tous les ans et qui annonce des protestations que ne cessent pas jusqu'à la Grande Guerre.

- 45 Dès 1871, le rituel des fêtes d'inaugurations de monuments aux morts s'impose partout, et la célébration d'un événement militaire rentre dans les mœurs. Cette pratique culturelle s'insère dans une politique mémorielle et civique plus large qui républicanise le pays avec l'aide de l'école, des associations et de l'armée de conscription. Si, malgré leurs spécificités, les cérémonies d'inaugurations sont bien les ancêtres des 11 novembre, c'est qu'elles dessinent le portrait du parfait républicain, « Moblot » revanchard prêt à mourir pour la patrie, bon citoyen et bon élève du récit national Lavissien. Sa célébration préfigure celle du poilu, autre archétype vertueux et souffrant offert comme modèle aux générations d'après guerre. Mais le paradoxe est que ce culte festif, véritable culture de guerre en temps de paix, suscite autant l'adhésion que le rejet. En ce sens aussi, les commémorations de la guerre de 1870 annoncent les 11 novembre qui, par leur instrumentalisation, diffusent le débat politique et idéologique jusque dans les plus petits villages.

NOTES

1. . Le 26 novembre 2012 est créée une « Mission interministérielle des anniversaires des deux guerres mondiales » alors qu'il existe une « Mission du centenaire de la première Guerre mondiale 1914-2014 » depuis avril 2012.
2. . Voir *Le Monde* <http://www.lemonde.fr/politique/article/2012/10/26/grande-guerre-et-liberation-en-2014-le-choc-des-memoires> vu le 15 /12/2012.
3. . Voir Antoine Prost *Les Anciens combattants*, Paris, Archives Gallimard, 1977 et Rémi Dalisson, *En mémoire du 11 novembre. Vie et mort d'une fête nationale des origines à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2013.
4. . C'est le Second Empire qui systématise la pratique avec la célébration des guerres de Crimée et d'Italie. Voir Rémi Dalisson, *Les Trois couleurs, Marianne et l'Empereur*. Paris, La Boutique de l'histoire, 2004, p. 213-277.
5. . Voir Stéphane Audoin-Rouzeau *1870, la France dans la guerre*, Paris, A.Colin, 1989, François Roth, *La guerre de 1870*, Paris, Fayard, 1990 et Jean-François Lecaillon, *Le souvenir de 1870, histoire d'une mémoire*, Paris, B. Giovanangeli, 2011.
6. . Ces expressions sont utilisées par Joseph Sansboeuf, président de la Société des Vétérans. Voir Bénédicte Graille, « Vétérans de la guerre de 1870-1871 et reconnaissance nationale », dans la *Revue d'Histoire du XIXe siècle*, n°30, 2005, p. 31.
7. . Léon Gambetta, dans Joseph Reinach, *Discours et plaidoyers de M. Gambetta*, Paris, 1883, p. 311-312.

8. . *Journal de Lens*, 20 octobre 1902, BNF, site Mitterrand, JO 8591.
9. . Ce total n'est pas exhaustif. De nombreux monuments sont en cours de re-découverte.
10. . La première période, de 1871 à 1881 regroupe 12% des fêtes d'inaugurations de ces monuments, la seconde de 1889 à 1902, 25% et la dernière, de 1906 à 1914, près de 15%.
11. Il s'agit des monuments d'Alger, Bordj Bou Arredji et Philippeville. On ajoutera une célébration des Vétérans de 1870 à Constantine dans les années 1900-1910. On trouve également un édifice à Tunis fêté chaque année.
12. Il y eut à Lyon un deuxième monument inauguré en 1887 « Aux enfants du Rhône morts pour la Patrie ».
13. . Cité par Anne Vandembroucke, *La mémoire de la guerre de 1870-1871 en Normandie*, Maîtrise Université de Rouen, direction O. Boudon, 2001-2002.
14. . Loi dans Emile Marcere, *Rapport au président de la République sur l'exécution de la loi du 7 avril 1873*, Paris, Imp.nat, 1878.
15. . Marseille vote une subvention de 20 000 francs pour son monument en 1894 et Podensac une de 150 francs en 1907.
16. . Paul Bert, dans *Le drapeau*, 10 août 1882, « Sur l'éducation civique », Collection personnelle.
17. . Albert Bourzac, « Les Bataillons scolaires, naissance, développement, disparition », Pierre Arnaud (dir.) *Les athlètes de la république, gymnastique, sport et idéologie républicaine, 1870-1914*, Toulouse, Privat, 1984.
18. . Léon Gambetta, *Discours politiques et plaidoyers*, « Réunion des délégués du Comité républicain de Gironde », 26 juin 1971, Paris, Leroux, 1875, p. 50-51.
19. . Il est fondé en 1887 par un professeur Alsacien, Xavier Niessen, s'ouvre à tous les Français en 1888, devient association en 1901 et d'utilité publique en 1906. Il est chargé d'entretenir les tombes des combattants et de soutenir leur mémoire lors de fêtes et célébrations.
20. . AD Seine-Maritime, 4 M 536.
21. . « Les Hirondelles Françaises » de Villemer-Delormel dans *Les chansons d'Alsace-Lorraine*, 1885, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54241144/f61.image> (19/10/2012). Ils publient plus de 60 chants patriotiques entre 1872 et 1890 !
22. Paroles du *Chant de bataillon scolaire* de Chantavoine et Marmontel publié en 1886.
23. . Son modèle de Moblot se retrouve dans 24% des monuments dont on connaît l'auteur.
24. . Brigitte Dancel, *Enseigner l'Histoire à l'école primaire de la IIIe République*, Paris PUF, 1996.
25. . Voir Rémi Dalisson, *La guerre, la fête et la mémoire. Les enjeux identitaires de la mémoire festive de guerre en France de 1870 à nos jours*, Paris, CNRS, 2013.
26. . Pour la période 1910-1914, elles doublent par rapport à la période 1900-1905.
27. . Préfet du Finistère à l'inauguration du monument, 14 juillet 1897, AD, F, *Le Finistère*, 4 MI 21/1 1-40, 1897.
28. . Sénateur du Pas-de-Calais, 12 juillet 1896, Loison-sous-Lens, *Journal de Lens*, BNF, JO 85910.
29. . Anne Vandembroucke, *La mémoire de la guerre de 1870-1871 en Normandie*, op.cit.
30. . Voir Maurice Barrès, *Un homme libre*, Paris 1899 et Michel Winock, *Antisémitisme, nationalisme et fascisme en France*, Paris, Seuil 1982.
31. . Voir Rémi Dalisson, *Célébrer la Nation. Les fêtes nationales en France de 1789 à nos jours*, Paris, Nouveau Monde, 2009.
32. . L'autre moment commémoratif avant 1914 est juin et surtout juillet, notamment lors de l'anniversaire de la Bastille où 15% des monuments aux morts de 1870 sont inaugurés et donc fêtés les années suivantes.
33. . Novembre est aussi le mois de la Saint-Martin qui marque la fin du cycle agricole (le 11 du mois !) et le début de foires automnales à Pontoise ou Angers.
34. . *Le petit Provençal*, 26 mars 1894, AD B-d-R, 8 J 264.
35. . Alfred Dancel, cité par Anne Vandembroucke, *La mémoire de la guerre...op.cit*, p. 28.
36. . J. B Bernot, *Ce qui fait la Patrie*, Troyes, Dufur-Bouquot, 1890.

37. . Voir Annette Becker, *La guerre et la foi, de la mort à la mémoire, 1914-1930*, Paris, A. Colin, 1994.
38. . Journal *La Sarthe*, 21 juin 1899, BNF JO 90116.
39. . *La Semaine religieuse*, Archives de Soisson, 23 avril 1888, BNF 8 LC 11 951 (4).
40. . *Le Journal du Cher*, 4 juin 1907, BNF JO 86 195.
41. . Elle existe d'autant moins entre 1871 et 1914 que les combattants de la guerre de 1870 ne sont pas dotés de plaque individuelle d'indentification.
42. . Député de Montebello, *La dépêche de l'Est*, 25 août 1896.
43. . Lettre du maire au préfet, 17/05/1912. AD S-et-M, M 7074.
44. . Pour toutes les citations, voir *L'intransigeant*, 27 décembre 1899, BNF Gr FOL LC 3980.
45. . Pour les trois citations, *Le Petit Provençal* 27-28 et 29 mars 1894, AD B-du-R, 8 J 264.
46. . *Le Journal de Lens*, 12 juillet 1896. BNF, *op.cit.*
47. . Commissaire au préfet, 12 juillet 1903 AD Hérault, 1 M521.

RÉSUMÉS

L'actualité braque aujourd'hui les projecteurs sur un centenaire de la Grande Guerre dont la mémoire reste vivace en France, en grande grâce partie aux fêtes du 11 novembre. Mais cette cérémonie plonge ses racines dans le XIX^e siècle et la III^e République triomphante. C'est entre 1873 et 1914 en effet que la tradition de la célébration d'une guerre, pourtant perdue, s'enracine dans le pays à travers les inaugurations de monuments aux morts de 1870. Par leur scénographie et leur idéologie, ces édifices mémoriaux annoncent tous les codes et toutes les figures des monuments de la Grande Guerre. Les fêtes de la Revanche que sont leurs inaugurations acculturent les Français et diffusent un républicanisme qui s'appuie sur la mystique de la Revanche et soutenue par toute la société. Outils de mobilisation culturelle et politique, espace didactique et polysémique, les fêtes d'inaugurations préfigurent les 11 novembre de l'entre-deux-guerres. Ces célébrations locales deviennent un espace de sociabilité politique qui diffuse le débat politique dans tout le pays et annonce, à travers des incidents qui montrent que le consensus patriotique n'est pas total, tous les clivages politiques et sociaux du XX^e siècle.

Current developments aims to shed light on the centenary of the Great War. If its memory remains long-lived in France, she owes it largely to November 11th Day. But this ceremony comes from the XIXth century and the IIIrd triumphant Republic. It is between 1873 and 1914 that the tradition of the celebration of a war, even lost, takes root in the country through the inaugurations of war memorials of 1870. By their scenography as well as their ideology, those war memorials announce all the messages and all the figures of the Great War's memorials. The feasts of the Revenge that are their inaugurations change French people and spread a republicanism which leans on the mystic of the Revenge sustained by the whole society. Tools of cultural and political mobilization, didactic and polysemous space, the feasts of inaugurations prefigure November 11th Day of the interwar period. And these local celebrations become a space of political sociability which spreads the political debate in the whole country and announces, through incidents which show that the patriotic consensus is not general, all the political and social splits of the XXth century.

INDEX

Mots-clés : Commémoration, revanche, monuments aux morts, guerre de 1870, 3ème république

AUTEURS

RÉMI DALISSON

Rémi Dalisson est professeur des Universités à l'université IUFM de Rouen. Il est spécialisé en histoire culturelle et notamment dans la symbolique festive, les politiques mémorielles et les rapports entre histoire et mémoire comme en témoigne son dernier ouvrage *11 novembre, du souvenir à la mémoire* (A. Colin).